

grain peut trouver partout, même dans le dernier sillon, la terre meuble dont il a besoin pour arriver à sa perfection. Voir figure 6 (No. de février) du journal.

92. Dans la plupart des terres fortes, dans cette Province, les planches n'ont guère plus de quatre à cinq pieds de largeur. Dans ces planches étroites l'usage des instruments aratoires, tels que la faucheuse, le rateau à cheval, etc., est à peu près impossible. Aujourd'hui les meilleurs cultivateurs du pays font des planches de dix à quinze pieds de largeur, dans les terres les plus fortes, et ils s'en trouvent très-bien. Au moyen d'une bonne raie d'égouttement entre chaque planche, d'un coup de herse sur le travers des planches, après avoir bien hersé sur le long, et en roulant également sur le travers des planches, on arrondit suffisamment celles-ci, les raies d'égouttement se trouvent pressées et unies, de sorte que l'eau n'y séjourne point, et comme la terre se trouve profondément ameublie dans ces raies, le grain et le foin y sont aussi beaux que sur le reste de la planche. L'élargissement des planches est donc une amélioration très-importante que tout bon cultivateur peut et doit adopter.

93. Règle générale, on peut juger de la valeur d'un cultivateur par ses labours. Si ceux-ci ne laissent rien à désirer, le cultivateur est presque toujours soigneux dans chacune de ses opérations, et ses récoltes surpassent de beaucoup celles de ses voisins. Malheureusement les beaux et bons labours sont trop rares, dans la plupart de nos paroisses, on y apporte fort peu d'attention. De fait, généralement, on ne veut qu'une seule chose, c'est de labourer beaucoup de terre dans le moins de temps possible. De là des labours exécrables, et en conséquence des récoltes bien faibles, qui découragent partout les cultivateurs.

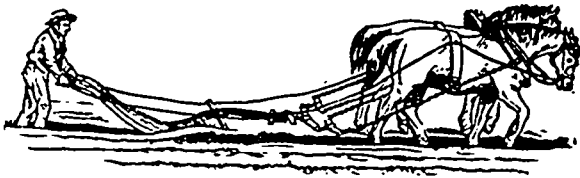


FIG 30. Charrue Ecossaise avec attelage.

94. Il serait à désirer que des partis de labour se fissent au moins tous les deux ans dans chacune de nos paroisses, et que les bons laboureurs y fussent tenus en honneur. On verrait bientôt moins de charrues qui ne tiennent pas en terre ou qui tournent de grandes raies minces, qui tombent à plat. Les déboueurs deviendraient inutiles et pourraient s'occuper ailleurs; les guides seraient solidement tenues dans les mains du laboureur; c'est la manière de bien guider ses chevaux.

Quand on voit les guides entre les mains d'une personne qui marche au côté de la charrue, ou qu'elles pendent au cou du laboureur, ou bien encore en dessous de ses bras, on peut dire avec certitude que celui qui laboure ainsi ne connaît pas les principes d'un bon labour.

95. Le bon laboureur doit tenir une guide dans chaque main de manière à diriger seul ses chevaux. On fait au bout de chaque guide une poignée au moyen d'un nœud coulant; on peut ainsi allonger ou raccourcir la guide au besoin. La gravure No. 30 indique le meilleur attelage pour labourer, et la charrue écossaise en fonctionnement.

Un bon laboureur doit toujours avoir une écurette dans sa charrue. Les forgerons feront, pour quelques sous, la palette en fer, qui doit avoir une bonne et longue douille, afin de tenir solidement le manche de l'écurette.

La Betterave à Sucre comme Plante Fourragère.

Les animaux qui, pendant les longs mois d'hiver, ne reçoivent pour nourriture que des fourrages secs, quelle que bonne qu'en soit la qualité, ne se portent jamais aussi bien et ne retirent pas autant de profit des aliments qu'ils consomment que ceux dont la nourriture est variée et se compose en partie d'aliments verts, tels que le maïs (blé d'inde) vert conservé en silos, les choux, les plantes-racines.

Parmi ces dernières, les betteraves, et spécialement les betteraves à sucre, sont une précieuse ressource que le plus grand nombre des cultivateurs canadiens-français n'apprécient pas assez, et même, n'apprécient nullement. Quelques-uns, il est vrai, et ceux-là sont les cultivateurs qui, dans cette province, marchent à la tête du progrès agricole, s'adonnent à la culture de la betterave à sucre, mais leur nombre est beaucoup trop restreint, et celui de leurs imitateurs ne grandit pas assez vite. Et pourtant, il y a beaucoup à gagner par cette culture: j'en appelle sur ce point au témoignage des cultivateurs qui en ont fait une seule fois l'expérience.

Trop souvent, on se laisse prendre au préjugé qui représente la culture de la betterave comme très difficile, exigeant beaucoup de soins et des travaux compliqués. Erreur: rien n'est plus simple que cette culture. Elle est aussi très-productive, à tel point qu'il n'est pas rare de la voir produire l'équivalent de 800 à 1000 bottes d'excellent foin à l'arpent: c'est dire que la betterave constitue une nourriture économique, beaucoup plus économique que le foin. Pour se convaincre que cette nourriture est hygiénique, il suffit de voir un animal auquel on accorde chaque jour quelques bonnes grosses betteraves, bien fraîches, et de le comparer avec un autre qui ne reçoit que du foin. Le premier a le poil bien plus beau, l'œil bien plus vif; il est plus gai, plus aimé, en un mot il a meilleure mine, et quoique consommant notablement moins de nourriture, il acquiert plus d'embonpoint: c'est que la betterave facilite la digestion et fait trouver meilleure à l'animal la nourriture qu'il absorbe; chez la vache laitière, elle excite la sécrétion du lait et en améliore la qualité, les moutons s'en accommodent très-bien et l'on a vu des porcs à l'engrais qui, ne recevant d'autre nourriture que des betteraves à sucre bouillies, augmentaient de près de deux livres par chaque minot de ces racines qu'ils consommaient. Devant de pareils résultats, n'est-il pas à désirer vivement que la culture de la betterave à sucre se propage parmi nous, et quel est le cultivateur qui refuserait d'en tenter l'essai?

A ceux pour qui la culture de la betterave est encore complètement étrangère, je demanderais de l'entreprendre, pour une première fois, sur une étendue de 10 perches, la dixième partie d'un arpent. C'est là me montrer peu exigeant, on en conviendra, mais pour bien faire les choses, il est mieux de commencer modestement, et je suis convaincu que les résultats obtenus par cette culture de dix perches seront tels que l'année suivante on en doublera l'étendue et que d'année en année on ira l'augmentant encore. N'en est-il pas toujours ainsi de toute affaire profitable?

Qu'on choisisse donc dix perches de terre, mais qu'on les choisisse de bonne qualité. La betterave aime un sol fertile et l'on ne perd rien à le lui donner, qu'on veuille m'en croire. Un coin de vieille prairie, sur lequel les bestiaux auraient été parqués pendant un certain temps ferait tout juste l'affaire et tout serait pour le mieux si le gazon en avait été rompu et la terre labourée profondément l'automne dernier. A défaut de vieille prairie engraisée par les déjections des animaux, il faudrait bien se contenter d'un coin de terre quelconque, mais dans ce cas, il faut du fumier, et il est bon d'en mettre beaucoup et de bonne qualité. On le déposera dans le fond des sillons, absolument comme s'il s'agissait de la culture des pommes de terre ou patates, comme on les appelle générale-

FIG. 31. Écurette.